

BRACQ, JEAN-CHARLEMAGNE (1853-1934)



BRACQ, Jean-Charlemagne, pasteur de l'Église baptiste américaine (1883-1934), secrétaire américain de la Mission McAll (1885-1891) et professeur au Collège universitaire Vassar (1891-1918), né le 3 mai 1853 à Bertry (Nord-Pas-de-Calais), décédé le 18 décembre 1934 à Keene NH. Il avait épousé Emma May Woods le 2 juillet 1883 à Chester VT. Inhumé avec son épouse au cimetière Woodland de Keene.

Jean-Charlemagne Bracq est né d'Hégésippe Bracq et d'Anne-Aurore Louvet le 3 mai 1853 à Bertry, à quelques kilomètres de Cambrai, dans le Nord-Pas-de-Calais en France. Ses parents étaient catholiques. Il avait au moins une sœur, Gabrielle S. (13 février 1858-19 septembre 1940), qui demeurera célibataire et enseignante toute sa vie. Il nous est difficile de retracer son histoire familiale sauf par déduction. Nous pensons qu'il a perdu sa mère assez tôt (on n'y fait jamais référence) puisque qu'il a suivi ses études primaires à Reims à quelque 135 kilomètres de Bertry, vraisemblablement dans un pensionnat, son père devant gagner le pain de la famille et ne pouvant guère dans le contexte de l'époque s'occuper des enfants. Il est aussi probable que sa sœur plus jeune ait suivi un itinéraire semblable. Ce contexte supposé fait penser qu'il est allé à l'école durant sept ans environ puis qu'il est passé sur le marché du travail vers 13 ou 14 ans.

Alors que sa sœur demeure en France, son père Hégésippe et lui émigrent aux États-Unis, le 11 décembre 1870 (selon une demande de passeport ultérieure). Ils vont s'établir à Winooski en banlieue de Burlington VT. Ce sont des usines de laine et de coton qui fournissent de l'emploi dans ce village, profitant de la chute sur la rivière du même nom. Jean-Charlemagne avait bien l'intention de s'établir aux États-Unis puisqu'il se fait naturaliser dès 1874. Sa sœur Gabrielle n'émigrera à son tour qu'en 1885 (alors âgée de 27 ans) et continuera d'enseigner en Amérique¹.

¹ Il est vraisemblable qu'elle ait fait des études en vue de l'enseignement et qu'elle ait été institutrice en France avant son immigration. Elle a dû continuer à l'être peu après son arrivée aux États-Unis, mais nous ne savons où. Elle s'occupe de l'école St. Agnes à Albany en 1898 et elle habite le bâtiment même. D'après ce que nous avons pu en comprendre, il s'agit d'un pensionnat privé pour filles, très ouvertement catholique, ce qui ne manque pas d'un peu de piquant quand nous voyons la carrière protestante de son frère dont nous parlons à l'instant. Dès 1900, elle enseigne à Bridgeport (probablement à l'Académie catholique) et le fera jusqu'à sa retraite, donnant alors des leçons privées de français. Au recensement de 1940, elle est patiente du Maple Hall Sanatorium de Worchester, vraisemblablement l'endroit où elle décédera le 19 septembre 1940 à l'âge de 82 ans. Elle sera quand même enterrée aux côtés de son frère Jean-Charlemagne dans le même cimetière de Woodland à Keene.

Sa conversion

Tandis qu'Hégésippe demeure à Winooski pour y travailler jusqu'à son décès accidentel (happé par un train) le 1^{er} de l'an 1891, son fils s'oriente autrement. Selon le pasteur A. de L. Therrien², il n'a que dix-sept ans (vingt en fait) quand il le rencontre en 1874.

« Je me sentis attiré par lui car il me faisais l'impression d'être intelligent, gai, et doué d'une manière de penser franche et libre. Je lui parlai de religion et lui donnai un Nouveau Testament avec quelques traités. En telle occasion il prit le souper avec notre famille et fut très impressionné par notre manière de faire le culte en famille. Je l'ai ensuite perdu de vue pendant un temps. Il se tenait éloigné de moi craignant que sa foi [catholique] fut ébranlé, mais plus tard il reparu et commença même à suivre les services à la petite chapelle baptiste. Il fut finalement converti et j'eus le plaisir de [le] baptiser comme un de mes premiers candidats à Burlington³. »

Sa formation

Cette conversion fait naître chez lui le désir de se consacrer au pastorat. Il se rend donc à l'Institut de Grande-Ligne (bientôt appelé Feller) où il étudie trois ans (1874-1877) pour rattraper le temps perdu, passant ses vacances à l'emploi de la Mission, soit en 1876 comme étudiant-colporteur soit, l'année suivante, comme collecteur de fonds dans la Nouvelle-Angleterre. De plus, en mai 1875, il propose de son propre chef à ses camarades des classes avancées de créer « une société ayant pour but de cultiver de bons rapports entre les élèves et l'institution, et d'exciter leur générosité pour elle. Nous devons, chaque année, verser, dans les mains d'un trésorier, la minime contribution d'un dollar. Une dizaine d'élèves signèrent la constitution ; [...]»⁴.

La dernière année, l'Institut lui offre certainement des cours particuliers pour faciliter son entrée à l'université comme c'était alors la coutume. Il poursuit donc ses études à l'Université McGill où il obtient après trois ans (1878-1881) le Baccalauréat ès art (avec grande distinction). À l'été 1878, il épaula le colporteur Joseph Jacroux qui collabore avec le pasteur Théodore Lafleur. Les deux étés suivants, il œuvre en Nouvelle-Angleterre dans les États de New York, du Maine (à Boston) et de Pennsylvanie (à Philadelphie).

Il continue ses études, en théologie cette fois, au séminaire baptiste de Newton (en banlieue de Boston) jusqu'en 1883, faisant de la suppléance à Marieville durant les étés. Il est consacré au ministère à Burlington VT le 15 juin de sa dernière année d'études.

Peu après, il se marie le 2 juillet à Chester VT avec une Américaine de naissance, Emma May Woods (1851-1945), fille de Harley Woods et de Katie Witman⁵. Il a 30 ans

² « Esquisse de la vie de Alphonse de Liguori Therrien » (son autobiographie), dans David Ruddel, *Le protestantisme français au Québec, 1840-1919 : « Images » et témoignages*, Ottawa, 183, p. 51 et suivantes qui nous fournit des informations sur ses débuts.

³ Dans le même manuscrit dont nous avons respecté l'orthographe telle que présentée dans Ruddel, p. 51-52, le pasteur Therrien indique que Bracq ira écouter le fougueux abbé Chiniquy (prêtre converti) de passage à Burlington, mais que sa conversion est directement reliée à sa propre activité missionnaire comme le texte le laisse bien voir.

⁴ Selon W. H. Dalpé dans *L'Aurore* du 10 mars 1887 p. 2. L'association comptera 200 membres en 1887.

⁵ Selon sa fiche de décès et les divers recensements, nous apprenons qu'elle n'a étudié que quatre ans à la High School et qu'à 19 ans, en 1870, elle est déjà institutrice à Chester (Windsor County) VT, où elle

alors qu'elle en a 32. Insatisfait de son bagage comme pasteur, il poursuit ses études de théologie à Edimbourg (1883-1884)⁶ puis, l'année suivante, à la Sorbonne, au Collège de France et à la Faculté de théologie de Paris, vraisemblablement accompagné de son épouse. On ne sait comment ils ont assuré leur subsistance, mais cela n'a pas semblé poser un problème.

Au service de la Mission McAll

C'est à Paris qu'il connaît de près la Mission McAll laquelle travaille en sol français depuis 1872⁷. Quand il s'y engage, l'œuvre est en nette progression comptant des dizaines de salles dans bien des villes et des départements. Elle est missionnaire, évangélique et interconfessionnelle ; y collaborent réformés, baptistes, libristes et autres méthodistes ; elle a représenté, selon Sébastien Fath, « le premier mouvement de Réveil français spécifiquement orienté vers le nouveau prolétariat urbain »⁸. Jean-Charlemagne Bracq devient à son retour aux États-Unis, son « secrétaire voyageur » qui voit sur place à la faire connaître en Amérique et à récolter des fonds pour la soutenir. Il réside avec son épouse à Philadelphie, ville qui lui sert de base de rayonnement. Il y consacrera six ans de sa vie, de 1885 à 1891.

L'Association des Sociétés auxiliaires de soutien à la Mission McAll est fondée à Philadelphie le 29 mai 1883 à l'initiative des trois sociétés auxiliaires de Philadelphie, Brooklyn et Washington DC. C'est Martin Luther Bigger qui en est le premier représentant, Jean-Charlemagne Bracq lui succède en 1885. La fonction est triple : aller vraiment de ville en ville pour mettre sur pied des sociétés auxiliaires, les visiter ensuite pour les soutenir, et finalement les dynamiser en leur fournissant des informations nouvelles sur la progression de l'œuvre. Son travail donne vite des fruits puisqu'on dénombre 35 sociétés américaines en avril 1888 et déjà 49 en novembre de la même année. Il écrit au moins deux brochures sur le sujet : *The New Religious Spirit in France* et *The McAll Mission in France* comme nous l'apprend *The American McAll Record*, une publication trimestrielle qui informe sur les activités de l'œuvre.

habite. En 1880, elle travaille à une dizaine de kilomètres de là à Rockingham (Windham) VT, à la Vermont Academy (collège privé) qui comporte des classes du primaire (niveau où elle enseigne vraisemblablement) aussi bien que des classes du secondaire qui préparent à l'Université. On y favorise un apprentissage concret et la vie en plein air.

⁶ C'est vraisemblablement à ce moment-là que la Mission de la Grande-Ligne le charge d'aller en Angleterre, pour une mission, selon le pasteur Therrien, et qu'il l'accomplit « avec beaucoup de succès ». Survient alors un malentendu qui le fait se détacher de la Mission, toujours selon le pasteur Therrien dans son autobiographie, sans plus de précision.

⁷ Robert W. McAll (1821-1893) et son épouse arrivent d'Angleterre à Paris en 1870 sans connaissance du français. L'ouverture des ouvriers à une religion différente, non imposée mais libre, l'invite à s'y consacrer. La mission compte sur le bénévolat et n'engage aucune somme dans les lieux de rencontre et dans l'organisation, sauf ce qui est absolument nécessaire. En janvier 1872, une première mission est ouverte à Belleville. Bientôt, grâce au concours de Ruben Sallens (1855-1942) et à un soutien protestant international, l'œuvre McAll s'étend rapidement. On compte une vingtaine de salles à Paris ou dans sa banlieue cinq ans plus tard.

⁸ Voir Sébastien Fath, *Du ghetto au réseau. Le protestantisme évangélique en France, 1800-2005*, Labor et Fides, p. 126-128.

Mais c'est par des présentations et des conférences qu'il suscite le plus d'intérêt pour la Mission. Les journaux accessibles en ligne nous permettent d'en noter quelques-unes. Le fait qu'il soit pasteur en titre lui ouvre bien des portes, notamment chez les baptistes. En 1887, il écrit sur la Mission McAll dans le *Baptist Missionary Magazine*. Il la présente dans différentes églises à l'occasion du culte, à Portland par exemple en février. L'année suivante, il assiste à la séance de l'American Baptist Missionary Union à Washington le 21 mai où il fait le bilan des activités de la Mission en France ; le 6 octobre, il reprend le même thème à la High Street Congregational de Lowell, puis au Synode (presbytérien) du New Jersey le 17 octobre où sa conférence sur Les missions populaires en France est remarquée. Le 7 décembre, la Société auxiliaire du soutien de la Mission de McAll à Brooklyn fête le 40^e anniversaire de la fondation de la Société missionnaire baptiste de Grande-Ligne. Il y intervient en compagnie du pasteur Alphonse de Liguori Therrien (de L'Oratoire baptiste à Montréal) comme l'indique *The Brooklyn Daily Eagle* d'ailleurs.

Le 15 février 1890, Bracq présente la Mission à l'église baptiste de Cincinnati et le lendemain donne sur place une conférence à la Société auxiliaire McAll. Le 12 mars, il est à Buffalo pour parler de la croissance de la Société locale qui est passée en un an de 116 à 183 membres. Il y présente un panorama des diverses organisations protestantes en France depuis cent ans. Pour sa part, la Mission McAll y compte alors 40 salles de réunion seulement à Paris et quelque 118 autres ailleurs dans le pays. Il en profite pour compléter son aperçu de la progression de la mission à d'autres endroits. Présentations, conférences, articles dans certains magazines font partie de son quotidien comme en juillet 1890 dans *The Andover Review* (huit pages sur les activités des protestants en France). De plus, il ne dédaigne pas de donner à l'occasion une conférence tout à fait profane comme celle du Central club à Bangor ME en mars 1887 sur le roman français. On imagine qu'il en a donné d'autres par la suite bien que nous n'en connaissons pas les thèmes. Comme il doit beaucoup se déplacer pour les besoins de l'œuvre, c'est son épouse qui l'épaulé en s'occupant de la correspondance⁹.

Professeur au Vassar College

L'année 1891 est une année charnière¹⁰. Il a alors 38 ans et se réoriente : d'une vie faite de déplacements continuels et consacrée à la promotion d'une œuvre de soutien à l'évangélisation des ouvriers des villes françaises, il passe à un enseignement destiné à la clientèle plutôt huppée d'une institution universitaire privée pour jeunes filles, le Collège Vassar, sis à Poughkeepsie, petit village de l'État de New York à une centaine de kilomètres au nord de la grande ville ; il y passera le reste de sa carrière. Il s'agit d'une institution établie dans un décor magnifique, avec allées fleuries, jardins aménagés, non loin de la rivière Hudson qui est directement accessible depuis la propriété. Les étudiantes et le corps professoral logent sur place dans des chambres ou des appartements de fonction. À son arrivée, Madame Bracq est enceinte (elle a 40 ans) et donnera

⁹ Assez importante semble-t-il parce qu'elle est encore manuscrite, et parfois complexe comme le laisse supposer ses échanges avec Marie Baker Taylor et Robert McAll lui-même à propos de l'identification par les Français des associations auxiliaires américaines. Cette correspondance est accessible en ligne.

¹⁰ C'est aussi l'année de la mort de son père le 1^{er} janvier et celle où il s'achète une maison de campagne.

naissance à leur unique enfant, Florence Beard (se prononce en deux syllabes, nous ne savons d'où vient ce choix), le 17 novembre 1891¹¹.



Le bâtiment principal du College Vassar

Jean-Charlemagne Bracq demeurera à Vassar de septembre 1891 à juin 1918. Le collège avait été fondé vingt ans plus tôt et avait donc à l'époque une certaine renommée. Si les élèves de l'institution étaient des femmes, le corps professoral était déjà mixte. À son arrivée, J.-Ch. Bracq n'est que professeur de français avant de prendre par la suite la tête du département des langues romanes. Selon sa nécrologie, il a transformé au cours des années le simple enseignement du français des débuts en un véritable département de langues. Il veut initier les élèves à une civilisation particulière avec l'aide de méthodes modernes (projections visuelles ou stéréoscopiques alors). Il multiplie les activités qui visent à présenter l'esprit français aux jeunes Américaines et soutient celles qui veulent aller étudier en France. Sa réputation se répand et lui-même obtient un doctorat en lettres (honorifique) de l'Université Colgate dans l'État de New York en 1904.

Il explique en 1913 dans une communication (en anglais) au Congrès de langue et de littérature française à New York¹² comment il conçoit un cours de littérature au Collège, essentiellement un instrument de culture générale. Il souligne par ailleurs le

¹¹ Elle décédera à Carlisle, Middlesex County, MA, le 27 avril 1969, quelques mois après son mari et sera enterrée au cimetière du Mount Auburn de Cambridge MA.

¹² « The Courses in French Literature in a College », dans Fédération de l'Alliance française aux États-Unis et au Canada, *Compte rendu du Congrès de la langue et de littérature française* tenu au Collège de la ville de New York les 27 et 28 mars 1913, New York, Secrétariat de la Fédération de l'Alliance française, 1913 (en ligne).

rapprochement entre la vie démocratique en France et aux États-Unis, et les liens entre la culture de ces deux pays.

À son avis, avec les débutants dont ce n'est la plupart du temps qu'une langue seconde, il faut aborder la littérature du XIX^e et du XX^e siècle français parce que l'accès leur en est plus facile, le professeur n'y ajoutant qu'une mise en contexte sans trop insister. Au premier semestre de la deuxième année, l'enseignant aborde la poésie lyrique, comme l'est celle d'un Sully Prudhomme, puis au deuxième semestre, il consacre du temps aux grands penseurs du XVIII^e siècle, Fontenelle, Montesquieu, Buffon, Voltaire et Rousseau, mettant de l'avant leur conception de l'homme, de l'éducation, du progrès, de la science, de la religion, examinant les réformes sociales qu'ils proposent. D'autres cours sont offerts en parallèle où le maître aborde le théâtre classique des Corneille, Rotrou et Racine, le tout complété par les remarquables comédies de Molière, et un survol des auteurs de ce temps. À partir de là, l'étudiant peut aborder d'autres aspects de la littérature française pour y trouver les idées, les sentiments, les espoirs du temps et la manifestation du nationalisme, notamment s'attardant davantage à d'autres auteurs du XIX^e siècle.

La troisième année aborde les problèmes sociaux avec *Les Misérables* de Victor Hugo dont on dégage les idées morales, sociales et politiques, puis au deuxième semestre, on étudie la philosophie de Taine en examinant la répercussion de ses idées dans la société. La dernière année, on peut toucher le XVI^e siècle, mais la plupart des collègues préfèrent s'attarder à la littérature contemporaine. C'est l'heure d'approfondir avec des étudiants de plus de vingt ans, les grands problèmes de la vie et de la littérature, les interprétations culturelles, l'évaluation de l'influence d'un milieu, les questions d'esthétique et d'éthique, l'évolution littéraire, l'examen du génie propre à chaque auteur, et autres questions pertinentes. On aborde des philosophes comme Renan et Bergson, ou des historiens comme Laville, Sorel et bien d'autres. Les cours de littérature française ne sont en somme que des outils pour forger l'esprit, le cœur, et l'âme de l'étudiant(e) et le (la) pousser vers une vie intérieure plus profonde.

The Vassar Miscellany News, le journal du collège qui offre des articles divers, productions littéraires ou réflexions sur des thèmes, comporte très souvent des indications sur les activités internes et externes du corps professoral. Ce mensuel présente à ses lecteurs le nouvel arrivant et rappelle qu'il a longtemps étudié en France, qu'il est diplômé de l'Université McGill et a été lié à la Mission McAll de Paris avant de venir à Vassar. Ce sera d'ailleurs le sujet de sa première conférence en décembre. Il explique aux membres des YWCA le succès de la mission et montre comment à partir de rien en 1870, elle a réussi par les écoles du dimanche et son travail auprès des jeunes et des ouvriers à établir plus de 500 missions sur le territoire français.

C'est l'année même de son arrivée au Collège qu'il achète dans la ville de Keene au New Hampshire, à 150 kilomètres de Poughkeepsie, la maison de la ferme du « diacre » Henry Ellis, membre actif de l'église First Congregational de l'endroit, construite vers 1771. Il en devint propriétaire en 1891 alors qu'elle avait été aux mains de la famille Thomas Baker depuis 1807. Elle lui servira de maison de campagne, « summer

home », sise sur Wyman Road, elle est en retrait (à huit kilomètres peut-être) du centre de cette ville active (deux collèges universitaires, une école normale, salles de concerts, usines, trolleybus, gare, etc.). Le couple l'avait rebaptisée « Les ombrages ». Même si elle est loin de Poughkeepsie, on peut s'y rendre facilement par chemin de fer¹³.



La maison d'Henry Ellis à Keene NH telle qu'elle apparaît aujourd'hui,
propriété des Bracq de 1891 à 1953
(Historical Society of Cheshire County)

Par ses multiples déplacements au nom de la Mission McAll et les multiples associations qu'il a aidé à créer, il s'est bâti tout un réseau de connaissances et de sympathisants en Nouvelle-Angleterre. Habitué à parler de la France religieuse dans ses conférences, il modifiera maintenant l'accent pour élargir son propos à l'ensemble de la civilisation française en tentant de caractériser pour les Américains la culture de son pays en leur parlant de sa philosophie, de son histoire, de son éthique, de sa poésie, de son théâtre, de son roman, de sa critique littéraire ou autre. Il en arrive après quelques années à offrir une série d'une dizaine de présentations sur le sujet. Il explique aussi les influences réciproques entre la France et l'Amérique. Il parle volontiers de Paris, cette ville qui illustre si bien la culture française (art, architecture, théâtre, esprit, etc.) en faisant voir des clichés de la capitale au besoin. Ses articles dans les journaux comme dans *The Watchman*, *The Outlook*, *The Independent* ou *The Congregationalist* reprennent ou adaptent ces thèmes aux circonstances du moment. Dès 1895, il étend son champ d'action en donnant une conférence à New York (Huguenot Society) ou à Northampton MA. Il va à Albany, Washington DC, à Boston, Portland, Andover, Providence et Worcester, ou encore à l'Université Drexel de Philadelphie et au Monday Club de Kingston (NY). D'autres sujets l'intéressent et il en parle à l'occasion, comme

¹³ Elle restera aux mains de Florence qui ne s'en départira qu'en 1953. Voir *Upper Ashuelot*, 1968, p. 354 et photo ci-dessus.

cette conférence sur la découverte d'une dalle à Delphes sur laquelle on avait noté de la musique ancienne, ou cette présentation à Poughkeepsie même, en décembre 1898, de l'intellectualisme des puritains.

À partir de cette même année, aux conférences de Mohonk, il commence à parler de relations internationales et prône une approche antimilitariste qu'il défendra toujours quinze ans plus tard à la veille de la Première Guerre mondiale et même durant celle-ci. Par exemple, en 1901, il donne une conférence à la German Summer School où il explique l'attitude de la France par rapport à la paix en Europe. À trois reprises, il sera délégué à des Rencontres sur la paix (internationales de Rouen en 1903, nationales de Nîmes en 1904), présence qu'il combinera à une année sabbatique dont nous parlerons plus loin. Et plus tard, il ira à la Conférence internationale de La Haye en 1911.

Intéressé par l'évangélisation, il accepte en 1896 ou peut-être dès 1894¹⁴ de prendre en charge la direction de la publication trimestrielle, *The Huguenot Quarterly*, qui paraît à notre connaissance de janvier 1894 à décembre 1901, le magazine étant ensuite pris en charge à Paris à partir de 1902 sous le titre raccourci *The Huguenot*. Au départ, il s'agit d'une publication qui met en valeur les activités du Franco-American Committee of Evangelization in France and Belgium (par après la formulation est plus générale : « for the Church Expansion »). Il s'agit d'une ancienne société qui remonte à 1803 et qui a pour but d'amasser des fonds afin de faciliter la création d'églises protestantes en France et en Belgique, de soutenir celles qui existent déjà et de contribuer à la formation d'évangélistes pour s'en occuper¹⁵. Dans le village de Poughkeepsie, c'est le comité féminin de l'œuvre qui est actif et qui a recueilli, en 1895, 231\$¹⁶ de sources privées. C'est sans doute cette proximité qui a amené J.-Ch. Bracq à s'occuper du magazine.

Toujours dans ces perspectives évangélisatrices, il vient au Québec donner une conférence le 10 octobre 1901 lors de l'assemblée annuelle de la Mission baptiste de Grande-Ligne sur l'œuvre d'évangélisation dans la Province en rapport avec les relations franco-anglaises. Cette étude des rapports entre les deux peuples sera au centre de ses préoccupations vingt ans plus tard dans son livre sur *l'Évolution du Canada Français*, mais nous ne savons quelles ont été les perspectives évoquées à cette occasion.

En 1899, survient un différend entre Terre-Neuve (alors colonie de la Grande-Bretagne) et les pêcheurs des Iles Saint-Pierre et Miquelon limitrophes. Il se rend sur place, fait des recherches dans les archives à Saint-Jean, puis à Londres et à Paris, il prépare sur le litige un mémoire qu'il lit devant l'Académie des sciences morales et

¹⁴ Il y a un flottement ici, ses biographies de Vassar parlent de sept ans à la tête du magazine, ce qui conviendrait bien à sa durée sous le titre *The Huguenot Quarterly* de 1894 à 1901, alors que le *Vassar Yearbook* dit qu'il poursuit cette tâche sept ans de 1896 à 1903 (centième anniversaire de la fondation). En fait, la publication paraît alors à Paris sous le titre *The Huguenot* (de 1902 à 1920, toujours en anglais) et patronnée par les trois sociétés américaines vouées à l'évangélisation des mêmes pays. Peut-être aurait-il assumé la transition entre les deux formules? A tout prendre, il nous semble que les premières dates correspondent mieux à ce que nous connaissons de la réalité de notre auteur.

¹⁵ On trouve un exemple de l'évangélisation en France dans *The New Outlook*, 7 janvier 1899.

¹⁶ Peut-être faut-il multiplier cette somme par 25 pour en estimer la valeur actuelle.

politiques. Plusieurs notables en sont si impressionnés qu'ils le signalent au ministre des affaires étrangères, Théophile Delcassé, qui veut en prendre connaissance. C'est lors de ce passage à Paris qu'il est fait Officier de l'Instruction publique. En juillet 1900, le ministre le rencontre longuement. Finalement, ses recherches historiques¹⁷ serviront de base pour les discussions au sein des deux comités français et britanniques sur la question et ils finiront par trouver un terrain d'entente. Le document sera rendu public en 1904 sous le titre « Les droits de la France en Terre-Neuve ». Cela indique tout de même la mesure de l'homme.

Il fait flèche de tout bois. Son passage dans les Provinces maritimes lui permet d'écrire sur la Nouvelle-Écosse ou sur la religion à Terre-Neuve dans *L'Évangéline*, ou la présentation du point de vue français sur le litige des pêcheries dans *The Independent*. Il parlera aussi de l'expansion coloniale française dans le *National Geographic Magazine*, dont il est un correspondant. En 1900, il visite l'exposition universelle de Paris et fait connaître son opinion sur le sujet dans une présentation à Vassar. C'est aussi l'occasion d'expliquer dans les journaux les positions de l'État français par rapport aux ordres religieux et la dissolution de certains. Il ne se gênera pas non plus pour défendre publiquement la séparation de l'Église et de l'État malgré la crise que cela a occasionnée en 1904. Dans *l'Educational Review*, il montre que l'instruction morale et religieuse en France n'a pas disparu et que cet enseignement est loin d'avoir sombré dans l'athéisme.

De l'été 1903 à l'été 1904, il est en congé sabbatique et voyage en Europe¹⁸. Son article paru dans *The Outlook* (8 août 1903) sur la situation à Madagascar a semblé si pertinent que le Général Gallieni, gouverneur de l'île, l'a fait traduire en français et fait paraître dans *La Revue de Madagascar* à Paris. Le 25 septembre, Bracq intervient au 20^e Congrès international pour la paix à l'hôtel de ville de Rouen et il parle de l'idéalisme des Américains. En novembre, il publie dans le *Boston Transcript* un article sur la France et le Mouvement pour la paix, le 26 novembre, il donne une conférence à l'École des hautes études sociales de Paris sur l'éducation et la démocratie. Le 11 janvier, il explique à un club social féminin protestant l'œuvre qui se fait auprès des jeunes filles au Collège Vassar, conférence qu'il reprendra en février pour La Guilde internationale. Le 13 du même mois, autre conférence cette fois sur La question de Terre-Neuve, d'après les documents anglais pour l'Académie des sciences morales et politiques et le texte en sera publié en mai dans *La Revue historique*. Le 8 avril, nous l'avons déjà signalé, conférence sur Le mouvement de paix américain au Congrès national pour la paix à Nîmes.

À son retour, il continue ses interventions, parle de la séparation de l'Église et de l'État, de l'amélioration sociale en France pour le National Institute of Social Service, va à Buffalo au Westminster Club, présente une communication en 1907 à la Friend's Summer School of Religious History du collège privé pour filles Bryn Mawr, espère que

¹⁷ Il en donne un aperçu dans « The French Side of the Newfoundland Difficulty », dans *The North American Review*, 1^{er} avril 1903, p. 582-592 (en ligne). Soit dit en passant, c'est la seule fois qu'il prépare un texte directement à partir des documents originaux conservés aux archives. Autrement, comme on le verra, il travaille toujours à partir de sources secondaires.

¹⁸ Nous ne saurions dire si son épouse et leur fille de douze ans l'accompagnaient. Le caractère de ses interventions laisse à penser qu'il aurait plutôt pu être seul.

l'arbitrage obligatoire entre les nations empêchera les guerres (en préfiguration de la Société des Nations qui ne sera créée que dix ans plus tard). Il trouve moyen de donner des conférences illustrées sur Paris, esthétique, harmonieuse et qui aurait même une influence sur le comportement de ceux qui l'habitent.

En 1910, dans une sorte de journée spéciale au collège, plusieurs de ses collègues interviennent en faveur de la paix. Pour sa part, il présente la faiblesse des arguments favorables à la guerre et rappelle plutôt les propos de grands penseurs et hommes d'État qui se sont prononcés contre, position alors partagée, dit-il, par bien des gens autant en Europe qu'en Amérique. Il en conclut que la défense d'une « guerre juste » est devenue anachronique.

Ses publications

Il prépare en 1908 un petit livre de 35 pages intitulé *Selected List of French Books* sous l'égide de l'American Library Association Publishing Board, sans autre but que de faire connaître cette littérature au public américain¹⁹. Régulièrement il donne des livres à la bibliothèque et il inaugure cette même année la préparation avec ses collègues d'une liste de lectures de vacances pour les étudiantes, fréquentations qui ne pourront qu'enrichir leur prochaine année scolaire. La liste deviendra une tradition annuelle.

En avril 1909, on organise au Collège une grande célébration pour le 400^e anniversaire de la naissance de Jean Calvin (10 juillet 1509) avec plusieurs conférences, entrecoupées de cantiques de l'époque ou de morceaux à l'orgue. Bracq présente le grand réformateur français comme un homme de lettres qui a influencé la pensée de son temps, même celle de l'Église catholique, et qui a contribué à faire évoluer la langue française simplement parce qu'il y a eu recours alors que le latin était encore prisé. C'est l'occasion de dire que J.-Ch. Bracq ne répugne pas à célébrer des cultes pour les élèves du collège, mais qu'il ne le fait qu'occasionnellement, sans doute que pour dépanner son collègue en titre à cette tâche.

Son premier livre important s'intitule *France under the Republic* et paraît chez Scribner's Sons, New York, en 1910 (accessible en ligne). En vingt ans, depuis son arrivée à Vassar, il n'a eu de cesse de présenter toutes les facettes de la vie française en conférences ou dans les journaux. On devine que ces textes lui ont servi de préparation pour cette œuvre. Il y défend avec un certain enthousiasme la Troisième république et la politique gouvernementale d'expansion coloniale (il avait notamment déjà parlé de Madagascar, de Terre-Neuve). Pour l'Américain moyen, la France est difficile à comprendre, trop loin de son univers. L'auteur y aborde la situation politique et religieuse du pays, le développement du commerce, la réforme sociale, l'évolution de la littérature, des arts, de la philosophie et de l'enseignement moderne. Cette vision optimiste présente la république sous ses meilleurs traits surtout quand il la compare à l'empire de Napoléon III auquel elle succède, bien qu'il soit conscient que la civilisation française doit quand même bien des richesses aux régimes qui ont précédé la République. Il montre par des

¹⁹ Il avait commencé à intéresser la bibliothèque de Keene aux livres français de 1902 et avait vu à ce qu'elle enrichisse sa collection.

extraits de manuels scolaires que Dieu est bien présent dans l'enseignement et que l'école publique française n'est pas athée comme le clergé a tendance à la qualifier.



La bibliothèque du Collège Vassar

Il semble que ces pages aient répondu à un besoin américain à l'époque, mais elles déconcertent un peu le lecteur moderne parce qu'elles participent d'une vision trop unilatérale de la situation. Une comparaison avec l'évolution des mêmes secteurs en Grande-Bretagne ou en Allemagne aurait davantage contribué à asseoir les affirmations de l'auteur, par ailleurs souvent étayées de statistiques. Les sujets abordés sont amples et Bracq en est réduit à présenter parfois une liste de personnalités marquantes sans plus entrer dans les détails. Tout le livre vise à montrer la richesse de la culture française, qui est loin de la décadence que certains voudraient lui attribuer.

La dernière partie de l'ouvrage aborde la question de la sécularisation de la Société, parlant de la séparation de l'Église et de l'État réalisée en France et encore présente à tous les esprits en 1910. Il y traite longuement du Concordat, de la dispersion des ordres religieux illégaux, de la véritable séparation des pouvoirs de l'Église et de l'État ainsi que de la crise qu'elle avait occasionnée. Il montre comment après la loi Combes de 1904, injuste et radicale qui affirmait quand même le pouvoir de l'État, le président Aristide Briand avait su en consultant les protestants, les juifs et le clergé catholique trouver des formulations sensées et respectueuses des parties en cause de sorte que même une large majorité des évêques avait accepté la loi de 1905 qui ménageait des transitions et laissait même les édifices religieux, alors propriété de l'État, à l'usage du clergé. Il termine en consacrant un chapitre complet à la situation du protestantisme en France avec les difficultés et les revers qu'il avait connus dans le passé. Si les pages pour justifier la suppression des ordres religieux demeurent un peu faibles, l'ensemble de l'explication de la crise et de sa solution apparaît sensé et se lit encore aujourd'hui avec intérêt.

L'accueil du livre fut largement favorable et l'ouvrage fut reçu comme une présentation rapide mais équilibrée de la civilisation française et des courants qui la traversent ; donc, un récit tout à fait satisfaisant pour les Américains²⁰.

Des distinctions honorifiques

Peu après, en 1911, il reçoit de l'Université McGill un doctorat en droit (LL. D), honorifique, car rien dans les documents que nous avons consultés ne nous permet de voir qu'il ait pu trouver le temps de faire des études dans cette matière. C'est son intervention à propos de Terre-Neuve et ses activités anti-bellicistes qui lui ont valu une telle reconnaissance.

Dans la même veine, son village natal tient à l'honorer à l'occasion d'une grande fête tenue à la rentrée des classes en 1912 en rebaptisant à son nom une rue de Bertry, en reconnaissance pour la création de la bibliothèque locale et pour l'amélioration des écoles du lieu. Il ne semble pas qu'il ait été présent, aussi le maire de Bertry lui adressa-t-il une lettre officielle de reconnaissance datée du 24 octobre 1912²¹.

Le Club français du collège Vassar commence en 1912 à donner des pièces de théâtre (Les Précieuses ridicules, par exemple) et Florence Bracq fait partie du Comité organisateur. Sa fille (qui a maintenant 21 ans) se paie ensuite un voyage d'agrément d'une année en bonne compagnie. Elle voyage avec une camarade, Henriette de Saussure Blanding ((8 février 1891 – 29 mars 1973)²², et le D^r Elisabeth Burr Thelberg (née le 29 octobre 1860), médecin et professeur de physiologie au collège Vassar depuis 1887. Le trio se rend d'abord à Londres sur le Mauritania, où il arrive le 22 octobre. Il visitera l'Espagne, l'Algérie, l'Égypte, la Grèce et l'Italie. Les touristes seront à Berlin en mars, en Sicile à la mi-avril pour assister à une pièce de théâtre grecque donnée à Syracuse. C'est vraiment là un grand voyage culturel hautement formateur que peu d'élèves ont la chance de réaliser.

De son côté, son père se rend aussi en Europe à l'été 1913, car il est délégué, on l'a déjà signalé, au 20^e Congrès universel de la paix qui se tient du 18 au 23 août de cette année-là à La Haye. Il a sûrement fait un crochet dans son pays d'autant plus qu'il a encore de la famille à Bertry.

À la veille de la Première Guerre mondiale

En 1914, la Première Guerre est imminente. J.-Ch. Bracq, président de l'association locale (de Poughkeepsie) pour la paix est délégué à d'autres conférences de paix. Le 13 avril, il participe à une rencontre à la New York Peace Society. En octobre, « Un dimanche pour la paix » se tiendra à Vassar. De nombreux collègues (sciences

²⁰ On pourra en consulter la liste de certaines critiques de cet ouvrage à la fin de la présente biographie.

²¹ Publiée dans *L'Aurore* du 7 février 1913, p. 4.

²² Elle se situe dans la lignée de la grande famille genevoise des de Saussure. Même étudiante, elle a atteint une certaine notoriété puisque elle vient de faire paraître en livre ses poèmes écrits de 1909 à 1911 (réédités depuis). Elle en écrira d'autres par la suite tout au long de sa vie qui paraîtront dans des revues littéraires. On sait peu d'elle sauf qu'elle s'est mariée trois fois : d'abord avec Chauncey S. Goodrich en 1914, puis après son décès, avec Willard H. Durham en 1941 et finalement veuve encore, avec Benjamin H. Lehman en 1957. Elle habitait alors la Californie.

politiques, histoire) y participent. Pour sa part, il conteste l'explication supposément démographique de la nécessité des guerres. Par ailleurs, il décortique l'évolution de l'ancien conflit en Crimée (1854-1856) pour montrer que des solutions pacifiques auraient été possibles. Il fait état de multiples associations pour la paix dans le monde et que des rapprochements peuvent survenir entre les nations. Il serait favorable à un Parlement ou à une Fédération mondiale. Au sortir de la Grande Guerre, naîtra la Société des Nations, que déjà il appelle de ses vœux.



Le jardin Shakespeare du College Vassar au printemps

En mars 1915, il est élu membre du Comité exécutif des Collèges américains pour femmes à Constantinople (mais on ne sait quelle en sera la suite et si la guerre permettra les déplacements). Il continue de participer aux assemblées pacifistes locales. En juin, il va donner trois conférences à l'Académie militaire de West Point portant sur Paris, ses origines et sa vie, l'évolution du christianisme français, le tout illustré, et parle aussi des Sources de l'énergie française. Ensuite, il se rend à Hartford et aborde cette fois « Les forces religieuses latentes en France ».

Il faut se rappeler que l'intervention militaire américaine n'aura lieu que le 6 avril 1917 et que, pour l'instant, l'Amérique n'est pas engagée dans le conflit, même si elle profite de ses retombées économiques. On prépare les esprits à une intervention possible et le sujet est discuté dès 1916 au Collège. S'il concède qu'il faut envisager une préparation générale, le professeur Bracq dénonce encore une fois le militarisme. Chercher plutôt à éliminer les causes de frictions et soutenir la League to Enforce Peace comme le souhaite d'ailleurs son collègue MacCraken.

Parution de son deuxième livre

C'est cette même année 1916 que paraît un autre de ses livres intitulé : *The Provocation of France – Fifty years of German Agression*. Oxford University Press. Le

titre laisse deviner le blâme qu'il jette sur le militarisme allemand à l'égard de la France. L'auteur explique dans son introduction qu'il ne s'agit pas d'un livre d'érudition mais d'une explication basée sur de bons auteurs, des textes de la *Revue de deux mondes* qui a suivi au jour le jour l'opposition de l'Allemagne à la France depuis plus de quarante ans, sur le journal *Le Temps* et sur plusieurs autres auteurs dignes de foi. Il part de la politique d'Otto von Bismarck, de la dépêche d'Ems falsifiée, pour se rendre à la responsabilité de l'Allemagne dans la provocation de la Grande Guerre. L'œuvre répond à un besoin d'époque et sert bien sûr à justifier la France considérée comme une victime. Le déclenchement de la Guerre est évidemment très complexe, la situation dans les Balkans servant de prétexte à un conflit qui favorise les visées expansionnistes de l'Allemagne. Ce n'est pas le lieu ici de nous y attarder.

En décembre 1917, J.-Ch. Bracq vient à Montréal où il est accueilli chaleureusement. Il donne une série de conférences en français à l'église de L'Oratoire, au Divinity Hall de McGill (sur l'histoire), au collège de Pointe-aux-Trembles, à l'église Saint-Jean (sur la guerre) et en anglais, à St. Paul. C'est au Divinity Hall qu'il parle de *l'Histoire du protestantisme français...* de Rieul Duclos, en montrant les beautés et les faiblesses²³, qu'il évoque de grandes figures du protestantisme franco-québécois comme Coussirat, Cyr, Lafleur, Amaron et quelques autres. Il présente le cadre dans lequel il faudrait placer une histoire du franco-protestantisme encore à venir, mais l'article de *L'Aurore* ne dit pas explicitement que le conférencier aurait l'intention de l'écrire. Comme nous le verrons, il ne va pas profiter de son prochain livre pour en traiter contrairement à ce qu'il avait fait pour la France.

Sa retraite... bien active

À la fin de l'année scolaire 1917-1918, Jean Charlemagne Bracq prend sa retraite à 65 ans après de multiples années de service. Sa fille obtient une bourse de 500\$ (15 fois plus aujourd'hui peut-être) pour étudier l'anglais au Collège Radcliffe, autre école privée pour filles, rattachée à Harvard, et y décrocher une maîtrise ès arts. Elle marche ensuite dans les pas de son père de 1918 à 1921 en enseignant le français dans un autre collège universitaire féminin pour l'élite à Wellesley. Elle épouse le 28 décembre 1920 Robert Seldon Moulton²⁴, le fils du professeur de chimie de Vassar. Il semble qu'elle ait terminé l'année scolaire et qu'elle se soit alors retirée de l'enseignement²⁵. Elle habite encore à Wellesley Hills au moment de la mort de son père en 1934 en compagnie de son mari qui sera assistant-secrétaire puis technicien secrétaire, postes importants à la National Fire

²³ Dans la correspondance entre Paul Villard et Charles Biéler (1942-1945), fonds Société de l'histoire du protestantisme français au Canada, ANQ, P 607, contenant 569, Biéler, qui était présent, semble surtout avoir retenu les critiques négatives importantes que Bracq faisait au livre de Duclos.

²⁴ On sait qu'il était inscrit au Massachusetts Institute of Technology en 1917 au moment de son inscription sous les drapeaux; il est de nouveau porté sur la liste du service militaire en 1942, alors qu'il avait 47 ans. Dans les deux cas, on ne peut dire s'il a vraiment servi outre-mer. On sait qu'il est né à Poughkeepsie même le 21 mai 1894 et décédé en janvier 1969. Il est enterré aux côtés de Florence dans le cimetière de Mount Auburn à Cambridge MA.

²⁵ Le recensement de 1940 nous permet de voir qu'elle se consacre à sa famille après avoir quitté l'enseignement. Katherine naît en 1922, Stephen en 1925, Pierre en 1928 et Hugh en 1934, sa mère, âgée de 88 ans, habitait avec eux au moment du recensement de 1940 ayant donc quitté Keene peut-être dès le décès de son mari en 1934. .

Protection Association qui édicte des normes pour l'industrie concernant le protection contre le feu, les installations électriques et la sécurité des bâtiments. Il y laissera sa marque par certaines de ses idées innovatrices et comme éditeur des *Handbooks* successifs exposant les normes établies par la NFPA²⁶.

Après son départ de la maison à Poughkeepsie en juillet 1918, J.- Ch. Bracq et son épouse ne s'établissent pas immédiatement à Keene, on ne sait pourquoi, mais pour deux ans au moins retournent à Philadelphie où le jeune couple avait commencé ses activités en sol américain. Sa femme et lui y sont pensionnaires selon le recensement de 1920²⁷.

On peut déduire que ces premières années de retraite (1918-1923) sont largement consacrées à la lecture de multiples ouvrages, comme en témoigne la bibliographie de la fin de son ouvrage, et par la suite à de fréquentes visites en terre canadienne qui l'amènent jusqu'à Vancouver.

The Evolution of the French Canada

En effet, il avait reçu une subvention du Gouvernement canadien pour voyager et étudier l'histoire politique et sociale des Canadiens français²⁸. Le projet était déjà en marche avant même qu'il ne quitte son poste à Vassar. Ce financement étonne de la part du Gouvernement dans un Canada majoritairement anglophone. Peut-être était-ce une façon de rapprocher les peuples à la veille de la crise de la conscription (envisagée dès mai 1917, suivie de manifestations et d'émeutes au Québec). Nous n'en sommes réduits pour l'instant qu'à des conjectures.

Jean-Charlemagne Bracq est d'un esprit conciliant. Dans son premier livre, il avait magnifié la République, dans le second, il avait montré une France victime. Dans ce nouvel essai, l'évolution des Canadiens français est présentée de façon largement positive, (se réservant à l'occasion quelques critiques), même si l'auteur veut rendre aux Canadiens anglais la monnaie de leur pièce en présentant l'histoire des Canadiens français dans le même esprit qu'ils le feraient eux, en se donnant le beau rôle, avec pour conséquence quelques piques à l'égard des Britanniques particulièrement en ce qui concerne les cent premières années de la coexistence des deux peuples.

Le livre s'intitulera *The Evolution of French Canada* et paraîtra chez Macmillan et Co., New York, en 1924.

²⁶ On peut lire en ligne une biographie (parue en 2008) de Robert S. Moulton comme un des pionniers de l'Association.

²⁷ Peut-être est-ce pour faire des recherches pour son livre qu'il s'attarde dans cette ville.

²⁸ « When he retired in 1918, he was subsidized by the Canadian Government in travel and study France-Canadian history and social life. » « Faculty passes minute on death of prof. Bracq », dans *The Vassar Miscellany News*, 23 janvier 1935, p. 1 et 3. À voir l'idéalisation qu'il fait de Laurier (au chapitre XVIII, « L'église canadienne », p. 217-227), en tant qu'amateur de compromis et d'unité nationale, c'est à se demander si le soutien monétaire à son œuvre n'est pas venu du parti libéral, alors dans l'opposition au moment où on lui demande de travailler à cette « histoire » en 1917. Même dix ans plus tard, le nationalisme canadien-français vénère toujours Laurier...

Analyse critique partielle de l'œuvre

La préface de la version française ultérieure (1927) dit clairement l'objectif de cet ouvrage et s'applique tout aussi bien à sa version anglaise première.

Pendant longtemps, l'auteur, connaissant peu les Canadiens, fut, à un moment donné, autant frappé par leur belle histoire et leur vie intéressante, que par les dires injustes de leurs rivaux. On appuyait sur leur ignorance, leur nature inculte, leur société routinière. On leur reprochait de nombreux défauts et, surtout, de marquer le pas dans l'impétueuse et fébrile Amérique du Nord. Pour barrer la route à ces préjugés, il se livra à une étude suivie de leurs infortunes historiques, leurs luttes pour le droit, plus tard, leurs amicales prises de contact avec les fils des conquérants, leur interpénétration, leur idéal politique et sa réalisation dans les faits. Il fut émerveillé par leur développement général et leur magnifique vitalité.

Son but est de « rendre justice à la race française du Nouveau Monde » aux yeux des Canadiens anglais. Il ne cache pas ses convictions françaises et protestantes qui pourraient être un handicap pour la compréhension d'une communauté catholique. Il s'en est tenu aux grandes valeurs communes à tous et non à sa propre approche théologique. Pour résumer : « Il lui plaisait de trouver sur les bords du Saint-Laurent un peuple de sa race qui s'est élevé au-dessus des conquêtes matérielles et qui sait montrer que le bonheur ne consiste pas à ce qu'on possède mais en ce qu'on est. Même les écrivains britanniques reconnaissent que les Canadiens français ont trouvé le secret d'être heureux et contents » (comme l'illustre son dernier chapitre) (p. 2).

Bracq rappelle aussi dans la préface la genèse de son œuvre. Il a rencontré des Canadiens français et anglais, fermiers, hommes politiques, prêtres, pasteurs ou gens ordinaires, en ville, à la campagne ou dans ces régions de colonisation typiques. Il est allé partout au Canada de Montréal à Vancouver particulièrement là où il y avait des îlots francophones. Aux États-Unis qu'il connaît bien, il constate une tendance des Canadiens à s'assimiler à la culture ambiante (lire américanisation), malgré une sérieuse résistance – comme il le dira dans la préface de l'édition française.

Il a ainsi visité les écoles, les universités, les institutions religieuses et philanthropiques canadiennes-françaises, s'efforçant de comprendre le clergé et son rôle dans l'organisme sociologique canadien, « dont ils sont réellement l'armature. Son contact avec les ordres monastiques l'a mis en position de mieux saisir les ressorts spirituels si puissants de leur vaste service. Il a une grande admiration pour leurs éducateurs, leurs prêtres et leurs prélats qu'il a vus à l'œuvre, chrétiens distingués par leur abnégation, et dont l'esprit continue à s'infuser dans le peuple. À ses yeux, loin d'être, comme on les a si souvent caractérisés, une aristocratie qui domine la multitude, c'est plutôt une aile qui la sert. » Il n'est guère surprenant qu'avec une telle approche, bien des Canadiens français catholiques aient réclamé une traduction de l'ouvrage !

Comme dans ses travaux précédents, il fait œuvre non de savant mais de vulgarisateur, il vise à rendre accessible ce que de bons auteurs ont écrit et qu'il passe à l'aune de sa vision modérée et conciliante²⁹. Il y ajoute des données chiffrées qui

²⁹ « Une riche documentation de seconde main » selon la formule de Gérard Fabre, *Entre Québec et Canada : le dilemme des écrivains français*, VLB éditeur, 2012, p. 45.

l'appuient. Pour la période plus récente, il se fie aux témoignages oraux qu'il a reçus sans toujours être précis sur leurs auteurs. Comme il le dira dans la préface ultérieure de la version française :

« Il a fait usage des écrits nombreux d'où ressortent clairement les grandes lignes de l'histoire canadienne. Elle lui a révélé la beauté morale de ces hommes délaissés, et même oubliés, par la France, obtenant par leur caractère les droits du fameux Quebec Act qu'ils eurent plus tard à reconquérir. Dégagés des nécessités qui leur furent imposées, ils ont fait de tels progrès, que les anciens clichés, sur leur ignorance, ne pouvant résister aux démentis des faits, sont tombés d'eux-mêmes. La plus haute sélection anglo-canadienne en est arrivée à leur faire un crédit croissant et à apprécier leur valeur exceptionnelle dans la Confédération. C'est l'un de leurs fils qui, l'année dernière, présidait les séances de la Société des Nations à Genève³⁰. » (p 7)

Voilà donc le caractère de l'œuvre bien arrêté. Son plan peut étonner car il ne tente pas d'offrir un récit chronologique. Il va plutôt de la Nouvelle-France, sur laquelle il insiste peu, comme il le dit clairement³¹, à la période contemporaine, en regroupant son évolution selon les thématiques, reprenant une organisation de contenu qui fait penser à celle de son premier livre. *France Under the Republic* (1910); il s'attache beaucoup moins à la chronologie qu'à la mise en évidence de raisonnements et d'explications des situations par les valeurs en cause. Il n'hésitera pas à contester la position d'auteurs catholiques comme protestants lorsqu'elle lui apparaîtra insuffisante pour cerner la réalité. Son approche a quelque chose d'intellectuel et de littéraire avant d'être historique. Nous ne retiendrons ici que quelques passages du livre qui révèlent bien sa pensée.

Un filtre cléric-nationaliste

Sa fréquentation des porte-paroles canadiens-français et catholiques qu'il a beaucoup rencontrés dans ses années de préparation lui font épouser la thèse d'une colonisation de la Nouvelle-France pour des raisons religieuses avant tout. Cette base du cléric-nationalisme (selon la célèbre phrase de Champlain : « Le salut d'une âme vaut mieux que la conquête d'un empire ») apparaît biaisée aujourd'hui puisqu'il y avait loin de la parole aux actes, mais on voit bien que l'auteur n'appréhende pas la réalité avec des présupposés protestants ou laïcs, qu'il avait pourtant vertement défendus dans un de ses livres précédents. On est un peu déconcerté de constater qu'il a épousé ces thèses sans un esprit critique que pouvaient cependant lui fournir ses valeurs protestantes et sa connaissance de la France et des États-Unis. La bonne volonté peut aussi constituer un piège.

En reprenant les mots de Parkman : La civilisation espagnole avait écrasé les Indiens, la civilisation anglaise les avait méprisés et mis de côté, la civilisation française devait les embrasser et les chérir (p. 21), il met bien en évidence le travail missionnaire et les œuvres fondées par le clergé et les communautés religieuses en Nouvelle-France même s'il signale au passage que l'exclusion des huguenots a certainement nui à sa croissance,

³⁰ Référence à Raoul Dandurand, homme politique québécois, président de la Société des Nations en 1925 et 1926.

³¹ Ses deux premiers chapitres traitent de la Nouvelle-France. Il commence par en donner la couleur locale, les noms propres, parler du régime seigneurial et du rôle évangéliste du clergé.

comme l'avait affirmé Garneau. Bracq propose ensuite la vision suivante pour expliquer le conservatisme canadien-français. La raison vient peut-être qu'on a tendance à voir (en Nouvelle-Angleterre tout aussi bien) les principes religieux comme immuables et qu'on n'a pas à en changer. (Il faut se rappeler que l'idée de progrès n'est apparue en littérature qu'en 1738.) Et c'est ainsi qu'à son avis, la tradition est devenue immuable aux yeux des Canadiens français. Dans ces perspectives, même les morts font encore partie de la famille dans les conversations!

Pour lui (p. 32), en reprenant un auteur anglo-saxon³², la domination du clergé sur le peuple a été favorisée par l'unité des Canadiens français, la prédominance de l'agriculture, une langue commune, la vie paroissiale isolée, des sources uniformes de subsistance, par les ressources abondantes de l'Église, l'exclusion des protestants, le transfert de pouvoir du gallicanisme à l'ultramontanisme romain, par la tentative de l'Église d'Angleterre de devenir une Église d'État, par les écoles protestantes anglaises et par le refus de la Grande-Bretagne d'admettre le clergé français au pays, coupant les derniers fils du gallicanisme sur place. Il y ajouterait encore pour sa part la structure pyramidale de l'Église importée de France, favorisant le contrôle de la population.

Par ailleurs, il ne semble pas juger cette omniprésence de façon négative et il en arrive même à reprendre la conclusion de Bourassa : « La petite province de Québec a fourni plus de prêtres, de religieuses, plus de collèges, d'hôpitaux, plus de centres de foi et d'abnégation que le reste du Canada catholique ». Dans cette vision, la religion pénètre profondément leur société et fait des Canadiens français à leur manière un peuple serviteur de Dieu (p. 33).

Dans son chapitre III, il étudie les causes de l'ascendance britannique sur les Canadiens français. Il l'attribue assez justement à la Conquête, à la domination du capital britannique et à son exploitation parfois éhontée de la colonie dans son intérêt. Il en donne maints exemples souvent chiffrés. Ainsi, reprenant la formule de Beckles Willson : « Pensez que pas un dollar des 2 400 000 000 que l'Angleterre a investi dans les industries canadiennes n'est allé à une entreprise canadienne-française ». Par ailleurs, les Britanniques n'ont nullement encouragé l'immigration belge, française ou suisse qui aurait pu renouveler la population. Ils ont soutenu bien largement financièrement les Églises au service des Britanniques. Leur richesse s'est reflétée dans l'appui aux écoles et aux universités anglophones, et même dans le peuple, les ouvriers formés ailleurs pouvaient obtenir ici les meilleures places. Il ne parle pas à cette occasion du soutien britannique aux œuvres d'évangélisation francophone en terre canadienne.

Quel contraste fait-il voir avec le cheminement minimal des Canadiens français qui ont bénéficié de rien de tout cela au lendemain de la Conquête et longtemps par la suite. Il trace pourtant le portrait suivant des francophones en fin de chapitre, ici encore ayant bien assimilé la vision cléricalo-nationaliste qu'on lui avait présentée.

³² W. A. Riddell, *The Rise of Ecclesiastical Control in Quebec*, New York, Thèse Ph.D à Columbia, 1916 (en ligne).

Alors que les Anglo-Canadiens affichent des airs de supériorité condescendants – les plus nobles, les plus éduqués ne le font pas – ils mettent de l'avant leur capacité de s'enrichir et leur intérêt pour les affaires. Les Canadiens français, bien que non indifférents aux valeurs matérielles privilégient avant tout la religion, le raffinement, les bonnes manières et l'altruisme. Tout en restant fidèles à la Grande-Bretagne, il [le Canadien français] garde jalousement sa langue, ses lois et à sa foi. Il s'attache aux valeurs éternelles. Il tient à tous ces instruments qui assurent sa survie : ses écoles, ses collèges, ses universités, sa vie sociale, sa littérature, son art, et son irremplaçable philanthropie. Il a moins d'argent que les Anglo-Canadiens, mais plus de satisfaction dans la vie. Il adhère à la vie agricole, non comme la voie toute tracée vers la richesse, mais comme le meilleur moyen de servir son pays et son Dieu. L'Église ne les a pas poussé vers les biens matériels ou l'initiative personnelle, mais il faut bien admettre que ce sont des causes économiques et politiques qui ont fait la différence entre les deux entités.³³

Ces premiers chapitres donnent le ton. Les Britanniques sont renvoyés à leurs erreurs passées et à leur domination coloniale, mais les Canadiens français sont ici présentés dans des perspectives « agriculturistes » (physiocratiques) qui épousent une vision traditionnelle des valeurs collectives, pourtant au moment même où au lendemain de la Grande Guerre le Québec vient de devenir majoritairement urbain, ce que sa deuxième industrialisation ne fera qu'accroître³⁴.

Nous n'allons pas détailler ainsi l'ensemble de ses chapitres. Sa vision des choses ressort assez bien de ce qui précède. Comme cela se faisait souvent en histoire à cette époque, on privilégie le rôle des hommes dans l'explication des événements, moins le rôle des rapports structurels ou de groupes dominants et dominés³⁵. On en est pas encore à cette approche historique. Bracq va étudier successivement l'attitude des Britanniques au lendemain de la Conquête, puis au moment de la création du premier parlement en 1792, les revendications des Canadiens français lors des Rébellions de 1837-1838, les constatations du rapport Durham, l'arrivée du gouvernement responsable, le rôle de La Fontaine et Cartier, puis après la Confédération, de Cartier et de Laurier. Ne retenons que ce qu'il dit à propos de Cartier et de sa vision du Canada : « ce grand Canadien

³³ C'est là notre traduction du dernier paragraphe du chapitre III d'après la version anglaise. Voici la même chose dans la version française de 1927, ce qui nous permet de voir comment Bracq lui-même a reformulé son œuvre. « Quand certains Anglo-Canadiens - il ne faut pas en exagérer le nombre - satisfaits d'eux-mêmes et dédaigneux, prennent des airs de supériorité, ils se montrent vraiment trop fiers de leurs facultés utilitaires, d'une sorte de réalisme inconscient, qui déteint sur leurs grandes qualités morales et religieuses. Le Canadien, sans être insensible aux choses matérielles, ne se commercialise que lentement. S'il est retenu au sol par un lien profond, c'est qu'il le considère moins comme le chemin le plus rapide vers la richesse, que comme la meilleure façon de produire des hommes consacrés à leur pays et à Dieu. Il préfère et honore avant tout la religion, la culture intellectuelle, une certaine tenue sociale de l'altruisme. Loyal envers la Grande-Bretagne il reste attaché à sa langue, à ses lois et à sa foi. Il ne perd pas de vue les valeurs de l'au-delà. Il chérit tout ce qui contribue à sa survivance : ses écoles, ses collèges, ses universités, sa vie sociale, sa littérature, ses arts, et il ne le cède à personne en philanthropie. S'il a moins d'argent que l'Anglo-Canadien, il a plus de contentement. Il a une civilisation qui lui est propre ; on peut la discuter, mais les faits mentionnés ci-dessus forment un faisceau de preuves montrant avec évidence que, dans la lutte pour la vie, ce sont les causes économiques et politiques qui ont déterminé la prépondérance des Anglo-Canadiens. »

³⁴ Une décennie plus tôt, Louis Hémon avait bien intégré les valeurs traditionnelles du Québec mais avait su en faire une critique plutôt pessimiste pour l'avenir dans son célèbre roman *Maria Chapdelaine*, l'héroïne acceptant de poursuivre la tradition à la campagne.

³⁵ Voir aussi la critique actuelle du livre dans Gérard Fabre, *Entre Québec et Canada, op. cit.*, aux pages 45-55. Cet auteur dégage bien la conception culturaliste et élitiste du livre de Bracq. Nous avons terminé notre biographie quand nous en avons pris connaissance. Nous nous attardons davantage à la conception historique de l'ouvrage.

français, animé du désir sincère de fondre les deux races se basant sur les principes du compromis et de la justice » et plus loin, qu'il représente « cet esprit de fraternité qui devrait unir les nations anglophones à travers le monde ».

Le chapitre VIII présente la place du Québec dans la Fédération à partir de 1867 comme ayant acquis une plus grande liberté de s'organiser. Il le conclura ainsi après nous avoir présenté les premiers ministres Mercier, Gouin et autres Taschereau, avec un bel optimisme (et un bel irréalisme!) :

« Québec est fier de ses réalisations en général et de la vie qu'il mène. Alors qu'il garde un grand attachement à la Couronne, il résiste aux forces qui voudraient rendre terre à terre et dénationaliser sa Province. Globalement, elle risque moins que les autres Provinces d'être emportée par le Grand capital ou absorbée par les États-Unis. Son essor a été plus grand en dépit de ses handicaps, et il y a bien peu de secteurs où on ne note pas de progrès. On constate une adaptation constante bien que lente aux attentes du temps présent et un éloignement évident du traditionnel esprit stationnaire qui était le sien. Il n'est pas dominé par les idéaux économiques et ploutocratiques mais gouverné par des standards de valeurs éternelles. Sa classe ouvrière a été la plus calme et la plus travailleuse du continent si bien que les perturbations syndicales dans le reste du Canada ont plutôt créé chez les Anglo-Canadiens une vague de sympathie pour les Canadiens français, ce que l'on considère maintenant comme une valeur nationale » (p. 151-152, notre traduction). Il conclut : On peut voir ainsi que le dynamisme canadien-français se traduit par une sage évolution, bien que tardive, qui en a fait l'État le plus heureux de l'Amérique.

Dans ses autres chapitres, il passe en revue l'influence britannique (par ses universités notamment), l'interrelation franco-anglaise au Canada, valorisant la liberté et les échanges. Il rappelle le respect mutuel et la coopération à de nombreux moments entre membres des deux cultures. Il multiplie les exemples de mariages entre francophones et anglophones, l'amitié entre La Fontaine et Baldwin, Hinks et Morin, Cartier et McDonald, entre autres (p 178-179). Il favorise la construction de ponts entre les deux cultures, il est favorable au bilinguisme (et même aux anglicismes! p. 126), tout cela favorisant « l'interpénétration » des deux cultures comme l'indique son chapitre central (ch. X – L'interpénétration franco-anglaise, p. 121). Les rapprochements qu'il préconise et les multiples exemples qu'il donne touchent d'abord l'élite, certaines conceptions de l'époque (héritée de l'Ancien régime?) pensaient que c'est par elle que l'ensemble du peuple finirait par être transformé³⁶.

C'est oublier que les hommes ne vivent pas sur les ponts, mais bien à une de ses extrémités. Les exemples d'assimilation à la culture dominante sont trop nombreux pour que la simple bonne volonté ou la volonté de partage soit la solution rêvée. L'exclusion des protestants francophones de l'université francophone catholique tout comme leur exclusion de la nation ont favorisé l'assimilation aux réseaux sociaux anglophones et à long terme l'anglicisation de maints protestants francophones. L'anglophilie du colonisé et l'espoir d'améliorer ses conditions de vie par ses relations ayant fait le reste.

³⁶ C'est le « réformisme par le haut » selon l'expression de René Rémond, reprise dans G. Fabre, *op. cit.*, p. 53. Ayant pendant plus de vingt-cinq ans (1891-1918) travaillé auprès de l'élite féminine du Collège Vassar, une telle approche avait tout pour le séduire, consciemment ou non.

Bracq ajoute pour sa part à la fin : « Le milieu, les institutions et beaucoup de la vie en commun favoriseront cette interpénétration et favoriseront ces affinités inconscientes, électives. La Suisse a bien trois sections ethnologiques et trois langues; et pourtant tous ses citoyens sont unis par un commun et inébranlable patriotisme. Pourquoi le Canada ne trouverait-il pas, dans sa dualité nationale, une source d'élévation sociale, de distinction et de puissance? » (p 189). Ici encore, le propos est généreux et favorise le rapprochement entre les peuples comme le souhaite l'auteur à travers de multiples interventions. C'est oublier qu'en Suisse c'est l'unilinguisme territorial qui assure la protection des groupes alors qu'on ne trouve rien de tel au Canada, cette absence de protestation ne pouvant conduire qu'à la domination d'un groupe sur l'autre ou à l'assimilation. Cette confusion était courante à l'époque et elle n'est pas encore disparue même aujourd'hui. On ne peut que louer le bienfait de la connaissance des multiples langues par l'individu, mais elle ne peut s'appliquer à une collectivité. Sa clairvoyance est donc prise ici en défaut et il ne s'est pas rendu compte que la domination qu'il reproche aux Britanniques sur les coloniaux dans les cent premières années pouvait avoir pris des formes plus subtiles mais tout aussi réelles par la suite.

Il glorifie encore la vie rurale, la sociabilité de la vie traditionnelle canadienne-française puis, au chapitre suivant, la vitalité et l'expansion des Canadiens français par l'émigration ou la colonisation de nouveaux territoires à laquelle répugnent selon lui (conformément à l'approche clérico-nationaliste) les Anglo-Canadiens. Il passe ensuite au développement économique où il montre qu'on trouve ici et là des activités industrielles et commerciales propres aux Canadiens français (il signale Edmond Guillet, William Bullock, qui sont pourtant rattachés aux protestants francophones, mais sans le dire). Il montre ensuite comment le clergé et les congrégations religieuses ont développé le Québec et par leurs écoles, ont alphabétisé la majorité de la population, puis par leurs collèges classiques (6000) et commerciaux (2600) ont permis la formation de l'élite. Cependant, il déplore l'approche dogmatique de leur théologie (centrée sur Thomas d'Aquin) et leur manque d'ouverture intellectuelle, bien que dans d'autres domaines il y ait essor (médecine, sciences, polytechnique, sciences politiques). Ce qu'il retient finalement, c'est qu'un grand intérêt s'est créé pour l'éducation supérieure et qu'il ne reste plus qu'à espérer que cela se maintienne (p 313). Pourtant, il avait été moins louangeur plus tôt dans l'ouvrage (p. 208), trouvant que cette approche éducative ne répondait plus aux besoins. « Toute importante qu'elle soit, cette éducation n'a point le caractère pratique de celle des collèges protestants, et ne met pas suffisamment l'étudiant en contact avec la vie contemporaine. Elle est encore par trop livresque et traditionnelle. »

Les 150 dernières pages sont consacrées à diverses facettes de la culture canadienne-française. Il rappelle l'importance d'un certain nombre de figures marquantes du milieu dont quelques-unes protestantes (p. 331) comme Théodore Lafleur, prédicateur hors pair. Il passe ensuite en revue la littérature, l'histoire, la poésie, les arts, puis consacre un chapitre aux œuvres de bienfaisance. Un panorama intéressant bien que l'apport québécois dans ces domaines il y a plus de cent ans ait été encore bien modeste. Des spécialistes pourront en parler mieux que nous. Le dernier chapitre montre les

Canadiens français vus par les Britanniques, occasion de souligner encore une fois la vision positive qu'il propose des relations entre les deux peuples.

Comme on pouvait s'y attendre, certains Britanniques ont trouvé le portrait des lendemains de Conquête et de l'exploitation coloniale un peu trop dérangeant, mais c'était justement une façon de remettre les pendules à l'heure et de renvoyer au vainqueur certains torts qu'il avait pu avoir envers les vaincus et dans sa perspective d'auteur, de favoriser le rapprochement entre les peuples par une vue plus saine de leurs relations.

Pour leur part, certains Canadiens français ont trouvé le portrait trop optimiste. Il était en tout cas plutôt flatteur pour le clergé et la vision clérico-nationaliste traditionnelle. Cependant *L'Action nationale* (qui a comme directeur l'historien Lionel Groulx) l'accueille plutôt fraîchement dans une courte notice sous la signature de l'abbé Philippe Perrier (P.P.) : « Voici un livre superficiel écrit par un auteur très bienveillant qui produira un bon effet chez tous ceux qui nous ignorent à peu près complètement. L'auteur a ramassé dans ses 440 pages beaucoup de faits historiques. Il en a omis d'autres nous aurions voulu voir mis en relief. » Il lui reproche d'être trop anecdotique et de se baser sur le témoignage de divers interlocuteurs. « Justice sera rendue [à la race française] par l'histoire sérieuse et raisonnée qui tient compte de tous les facteurs qu'il convient d'analyser quand on parle de l'évolution d'un pays » [ce qui n'est évidemment pas le cas ici selon ce critique]. Louis Claude, dans *La Revue Moderne* (janvier 1925, p. 15) est plus chaleureux : « Un bel effort historique très honnête et très critique dont nous tenons à féliciter hautement l'auteur ».

Selon le point de vue évoqué au départ, le texte visait bien les Anglo-Canadiens et n'était pas pensé pour les Canadiens français ou les Français. Pourtant, on le pria d'en offrir une traduction française qu'il mit quelque temps à produire.

La préparation d'une version française

Entre temps, en France en 1925, il avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur, notamment pour sa contribution au règlement de la question des pêcheries de Terre-Neuve. Signalons qu'à une date qui nous est inconnue, il est Lauréat de l'Académie française et, dès 1904, nous l'avons vu, Lauréat de l'Académie des Sciences morales et politiques de Paris, au moment où il donne une conférence sur le même problème des pêcheries. Aux États-Unis, il avait été consacré Membre honoraire du National Institute of Social Sciences.

Il se consacre alors à la préparation de la version française qui pour lui n'allait pas de soi. La préface qu'il en donne en 1927 permet de souligner certains des problèmes qu'il a rencontrés.

Aux premières suggestions qui lui furent faites d'une édition française de son livre, il répondit par un non énergique. La persévérance de ses amis canadiens - ils en ont beaucoup - le fit graduellement fléchir, et l'amena enfin à répondre à leurs désirs. Le problème était difficile. Transformer un ouvrage anglais, pensé en anglais, écrit au diapason littéraire anglais, au service d'un but pratique anglais, en faire un ouvrage français, était une tâche malaisée à laquelle il ne se flatte pas d'avoir réussi. Il a eu la collaboration partielle de plusieurs traducteurs, dont il corrigea et souvent refit la version, lui conférant une forme imparfaite, mais la sienne. Il a corrigé quelques

erreurs dans son ouvrage qu'on lui a signalées, et plusieurs parties du livre ont été refaites et condensées.

On a vu plus haut qu'il a en effet réécrit certains passages et choisi des formulations françaises plus naturelles. Cependant, les deux œuvres sont globalement assez semblables, ont quasiment le même nombre de pages, la version française ne faisant qu'accentuer par ses formulations le nationalisme traditionnel. Pour y arriver, il a eu le soutien de plusieurs personnes aussi bien en France qu'au Québec. La mise en page a été préparée par les éditions Plon de Paris que les éditions Beauchemin de Montréal n'ont fait que reprendre. Il est assez paradoxal que cette œuvre n'ait été conçue que pour des étrangers, les Canadiens anglais d'abord et maintenant pour les Français, auxquels on explique l'évolution du Canada français qu'ils connaissent peu en effet, plutôt que pour le peuple directement concerné. C'est bien aux Français que s'adressent ces derniers mots :

Il [l'auteur] a insisté sur la constance de leurs objectifs français, généreux, doux et humanitaires. Ces hommes sont dignes de prendre une place d'honneur dans la « plus grande France », dont ils ont la langue, la pensée et les idéals. Guidés par un clergé dévoué et une élite politique, ils voient s'ouvrir devant eux les perspectives de plus grandes choses. Leur développement, lent dans le passé, est maintenant remarquable. Leur histoire, à certaines heures, a eu le caractère d'une épopée, constamment un grand intérêt poétique et humain, toujours des leçons, pour nous, qu'il importe de méditer.



Son titre final n'est que la traduction de celui de 1924 : *L'évolution du Canada français*. Nous n'avons pas cherché à savoir comment l'œuvre avait été reçue en France. Les Canadiens français et le clergé l'ont évidemment appréciée et les Franco-américains également car la Société franco-américaine nouvellement créée lui a décerné sa première médaille d'or en 1934, l'année de la mort de l'auteur. Il n'insiste pas assez dans son livre sur la présence des Canadiens français aux États-Unis car il faut savoir qu'en 1900, s'il n'y avait pas eu d'exode, la population de la Province aurait été de 40% plus nombreuse.

Essayer de retrouver les articles critiques qui ont pu paraître au moment de sa sortie nous obligerait à une recherche qui va au-delà des besoins de la présente biographie, mais nous en avons donné un aperçu quand nous avons abordé la version anglaise. Nul doute que l'œuvre fut bien accueillie dans le milieu canadien-français puisque Bracq épousait l'historiographie nationaliste de l'époque. Gaétane de Montreuil (pseudonyme de Georgina Bélanger, 1867-1951), militante laïque, poétesse et journaliste, l'accueille très favorablement dans *Mon Magazine*, janvier 1928, où elle prend la peine de souligner l'intérêt de l'auteur pour le Canada français. Elle entrera d'ailleurs en correspondance avec lui, lui soumettant cette année-là quelques-uns de ses poèmes. Et quinze ans plus tard, une série d'articles regroupés sous le titre général « Notre question nationale » le citera à plusieurs reprises en traitant de la question économique (*L'action nationale*, 6 février 1943).



Jean-Charlemagne Bracq retraité, tel que présenté par Gaétane de Montreuil dans son article « Nos amis et nos ennemis », *Mon Magazine*, juin 1928, p. 14.

Une fin de vie plus paisible

C'est sa dernière œuvre, mais sûrement pas la fin de ses activités au cours des quelques années qu'il avait encore à vivre. La société pour la paix de la ville où il habitait était toujours active. Il faisait une critique littéraire ici et là ou même se payait un voyage à Londres et à Paris (été 1932). Il coulait des jours paisibles dans sa maison de Keene, où il pouvait assister à des représentations diverses ou fréquenter l'église baptiste de l'endroit. Il enrichissait encore au moment de sa mort un manuscrit considérable mis en chantier au moins quinze ans plus tôt, vraisemblablement celui qui lui avait servi de thème toute sa vie, sa chère France envisagée dans son ensemble : « Ethnology and Environments of the Contemporary Frenchmen » (milieu social et ethnologique du Français contemporain). Et ce qui n'a rien pour nous surprendre, il préparait alors une conférence sur le Rapport Durham. Même à retraite, il avait dû en donner d'autres.

Il est décédé le 18 décembre 1934 d'une pneumonie qui l'a emporté en quelques jours ; le service funèbre a eu lieu le 20 dans le temple baptiste de Keene. Le journal *The Miscellany News* lui rendit hommage comme la feuille locale qui a publié une longue biographie de lui faisant état de sa carrière de professeur, de ses conférences, de ses articles dans les journaux, de son rayonnement, de sa lutte pour la paix. On y ajoutait que l'homme était fort accueillant et savait recevoir. D'ailleurs, le collègue avait fixé d'office les moments où les élèves pouvaient rencontrer leurs professeurs si elles le désiraient. Chez les Bracq, c'était le dimanche après-midi. On sait aussi qu'à l'occasion les membres du Club français de l'institution se retrouvaient chez eux.

Il était soucieux de son environnement, avait même fourni de jeunes pins pour orner l'allée des professeurs à Keene, avait vu à ce que la même ville ferme les plates-formes des tramways pour plus de sécurité, et il accomplissait fidèlement de ses devoirs civiques. Il avait donc servi trois pays en deux langues et lutté activement pour la paix et la réconciliation entre les peuples dans des perspectives chrétiennes et pacifistes. Il avait

eu une carrière bien remplie, vouée à la célébration de ses racines profondes même en terre étrangère.

On demeure un peu gêné cependant par son optimisme plutôt facile, sa façon peu critique de présenter les réalités politiques et sociales de son temps et notamment pour le Québec ainsi que son adhésion sans mesure à un clérico-nationalisme canadien-français que ses racines protestantes aurait dû lui faire accueillir avec plus de réserve. Ses livres historiques ne sont pas le fruit d'une recherche dans les textes originaux mais une vulgarisation de ce que d'autres ont écrit. Au total, il n'est pas sûr qu'il ait rendu bien service aux Québécois confortant de son autorité extérieure une vision irréaliste de la société canadienne alors que les franco-protestants réclamaient à grands cris leur intégration dans la nation et la création de leurs propres écoles, tout à fait à la même époque³⁷. On doit admettre avec le recul du temps que, malgré ses multiples conférences en Nouvelle-Angleterre au tournant du XX^e siècle, son étoile a bien pâli depuis et ses œuvres, considérées généralement comme sérieuses par la critique d'alors, ne sont pourtant pas marquantes dans le domaine, plus littéraires qu'historiques.

Il repose maintenant dans le cimetière Woodland de Keene (Cheshire County), New Hampshire. Son épouse qui avait passé les dernières années chez sa fille, sera enterrée à ses côtés en 1945 ainsi que l'avait été, cinq ans plus tôt, sa sœur Gabrielle, malgré le fait qu'elle soit restée catholique (section 15, lot 717).

10 mars 2014

Jean-Louis Lalonde

Sources

Ses œuvres (disponibles en ligne)

Selected List of French Books, American Library Association Publishing Board, 1908, 35 p.

France under the Republic, New York, Scribner's Sons, 1910, 376 p.

La deuxième édition « new and revised » est parue en 1916, 373 p.

Critiques de l'œuvre en ligne :

Political Science Quarterly, juin 1911, p. 329, par J.T.S.

The American Historical Review, avril 1911, par J.T.S., p. 624.

The Literary Digest, 12 novembre 1910, p. 866

The North American Review, avril 1911, p. 619-621.

The Outlook, 1^{er} juillet 1911, p. 505 et 510.

The Evolution of French Canada, New York, Macmillan et Co. 1924, 467 p.

Critiques de l'œuvre en ligne :

American Political Science Review, février 1925

³⁷ Voir notamment d'Alphonse Primeau-Robert, *La Place des protestants dans la nationalité canadienne-française*, conférence donnée le 23 décembre 1923 à l'église du Rédempteur, Montréal, 1924, 47 p. Préface de Eva Circé-Côté.

Foreign Affairs, décembre 1924, p. 339
The American Historical Review, janvier 1925, par W. B. Munro, p. 378.
 New York, 31 janvier 1925.
The Sun, George M. Wrong, University of Toronto, « France in America », 31
 janvier 1925.
L'Action française (directeur Lionel Groulx), sous P.P. (abbé Phiippe Perrier), octobre
 1924, p. 239.
La Revue Moderne, « Livres et Revues » par Louis Claude, janvier 1925, p. 15.

L'Évolution du Canada français, Montréal, Librairie Beauchemin et Paris, Librairie Plon, 1927,
 457 p.

Voir la critique dans Gérard Fabre, *Entre Québec et Canada, Le dilemme des écrivains
 français*, Montréal, VLB, 2012, 176 p., p. 45-55.
 Contrairement aux autres œuvres, nous n'avons pas trouvé de critiques en ligne qui
 seraient parues à l'époque de cette version française.

Bracq, Jean-Charlemagne, « The courses in French Literature in a College », dans
 Fédération de l'Alliance française aux États-Unis et au Canada, *Compte rendu du Congrès de la
 langue et de la littérature française* tenu au Collège de la ville de New York les 27 et 28 mars
 1913, New York, Secrétariat de la Fédération de l'Alliance française, 1913 (en ligne).

Ses brochures

The New Religious Spirit in France
The McAll Mission in France

Ses multiples articles sur la France (et parfois la Belgique) dans
The Watchman, The Outlook, The Independent, The Congregationalist, The Andover Review,
The North American Review, The Educational Review, The National Geographic Magazine, La
Revue historique (Paris), et d'autres encore dont *The American McAll Record* en 1887.

Références

Documents officiels (disponibles surAncestry.ca)

Recensements américains
 Demande de passeport américain, de naturalisation
 Indication de voyages par bateau

Journaux

The Vassar Miscellany News, 120 indications entre 1891 et 1934 (biographie en 1917 et 1934)
 concernant les conférences et les activités de J.-C Bracq ou de sa fille Florence.

L'Aurore, (journal franco-protestant), 12 juillet 1883, p. 3-4, 10 mars 1887, p. 2 (fondation de la
 Société des élèves), 21 avril 1887, p. 1 (gradués), 7 février 1913, p. 4, (rue en son honneur), 5
 janvier 1917, p. 10, 13 juillet 1917, p. 5, 9 octobre 1917, p. 6, 7 décembre 1917, p. 3, 20 juin
 1919, p. 6, 6 décembre 1918, p. 6, 15 février 1935 p. 4, (notice nécrologique).

The Converted Catholic, X (1892), p. 323 (sur sa conversion)

Livres

« Esquisse de la vie de Alphonse de Liguori Therrien » (autobiographie), dans David Ruddel, *Le protestantisme français au Québec, 1840-1919 : « Images » et témoignages*, Ottawa, Musée national de l'homme, collection Mercure – Histoire no 36, p. 43-61.

Thomson, Nelson, « Two French-Canadian Baptist Pastors 1821-1920 », dans Paul Dekar et Murray Ford (dir.), *Celebrating the Canadian Baptist Heritage*, Hamilton, McMaster University Divinity College, 1985, 75-96, ou « Deux pasteurs baptistes canadiens-français 1821-1920 : la nature de leurs convictions baptistes en rapport avec leur époque », Montréal, FTÉ, traduction en 1999 par l'auteur, 18 p.

Sites internet

Site du Vassar College (photos et illustrations de lieux, activités, corps professoral, anciennes célèbres ou ordinaires, nécrologies dont celle de Bracq, IX-237.

The Vassar Miscellany News, 1^{er} octobre 1904, p. 29, sur son année sabbatique en Europe, 10 juillet 1909, p. 396, pour la célébration le 9 avril de l'anniversaire de Calvin, le 9 octobre 1914 pour le Jour de la paix et son intervention, le 21 novembre 1917, biographie détaillée au moment de l'annonce de sa démission en juin prochain, le 2 mai 1925, à la suite de la parution de son livre en anglais sur *The Evolution of French Canada*, et le 23 janvier 1935, pour les hommages rendus à sa mémoire par le Collège.

On y trouve aussi dans *The Vassar Yearbook* en 1917 une bonne biographie de Bracq et même sa photo.

Site de la famille Bracq dans Ancestry.co.uk pour la photo placée au début de cette biographie.

Site du Newton Theological Seminary qui donne une esquisse biographique des plus fiables dans *General catalogue of the Newton Theological Institution, 1826-1943, with biographical sketches of professors and students in Andover Theological Seminary, 1831-1943* (en ligne).

Site de la Historical Society of Cheshire County qui comprend des centaines de photos de la ville et notamment l'histoire de la localité : *A History of the Town of Keene from 1732, when the Township was Granted by Massachusetts, to 1874, when it Became a City*, by S. G. Griffin, M. A. *With Events of Interest in the History of the City from 1874 to 1904* by Frank H. Whitcomb, Keene NH, Sentinel Printing Company, 1904. La plus récente est plus précise sur la maison : Keene History Committee, *Upper Ashuelot : A history of Keene New Hampshire*, 1968, p. 354, (en ligne).